

Du côté de Tarazona

Vasos comunicantes
 Revista de ACE Traductores
 Madrid, n° 8, hiver 1996

Cette huitième livraison de *Vasos comunicantes*, revue de l'Association des traducteurs espagnols, est, pour l'essentiel, consacrée aux rencontres de 1996 qui se sont tenues pour la quatrième fois à Tarazona où se trouve la Casa del Traductor dirigée par Francisco Uriz, le grand maître de cérémonie de ces journées. Quiconque a assisté à cette manifestation en retient un léger sentiment d'irréalité dû à ce site improbable qu'est Tarazona, quelque part entre la Castille et la Navarre. Mais à lire les communications prononcées, les comptes rendus des travaux des ateliers ou les exposés plus techniques sur le statut du traducteur en Espagne, on est surpris par la richesse de l'ensemble, la variété des réflexions et l'inventivité des organisateurs.

On invite traditionnellement à Tarazona un écrivain prestigieux et son ou ses traducteurs. Le pari est passionnant, mais risqué, car le premier ne s'intéresse pas forcément à la pratique de la traduction, ni même à la traduction de ses livres. Il s'agissait l'année dernière de l'écrivain péruvien Alfredo Bryce Echenique et de son traducteur français Jean-Marie Saint-Lu. À vrai dire, Alfredo Bryce Echenique ne semblait pas s'intéresser beaucoup plus que certains de ses prédécesseurs à la traduction, mais il forme avec son traducteur français un couple si singulier, si complice, qu'on dirait que l'amitié l'a poussé à aller voir de plus près dans un domaine qu'il avait jusque-là peut-être négligé*.

(*) Rappelons la mémorable prestation du « couple » Jean-Marie Saint-Lu et Alfredo Bryce Echenique à propos des « Rapports de travail entre traducteurs et auteurs » aux Assises d'Arles de 1993. Cf. *Actes des Dixièmes Assises de la traduction littéraire*, ATLAS - Actes Sud, 1994.

Sa conférence inaugurale, « Problématique de la littérature latino-américaine », où il adopte, d'emblée, une position qu'on pourrait dire de retrait (« je ne suis que l'auteur traduit, en quelque sorte l'invité de pierre »), part d'un paradoxe : l'impossibilité de traduire la littérature latino-américaine. De par son histoire, l'Amérique latine s'est ouverte à toutes les cultures pour aboutir à une mosaïque dont il est difficile de saisir la cohérence, à supposer qu'elle existe. « Traduire, c'est traduire un pays », dit Bryce Echenique, mais que se passe-t-il quand ce pays n'a qu'une existence fictive ?

Alfredo Bryce Echenique pose un problème important de la traduction, mais en des termes si métaphysiques qu'il l'esquive. Son exposé est drôle, brillant, mais il repose sur une distorsion sémantique du mot « traduction », qu'il confond avec l'expressivité.

Aussi aura-t-il fallu toute la patience dont Jean-Marie Saint-Lu est capable pour le ramener le lendemain sur un terrain moins piégé et leur dialogue fait d'avancées, de reculades, de piques, de manifestations d'amitié, même s'il laisse peu ou pas de place aux interventions extérieures, est passionnant. Jean-Marie Saint-Lu insiste sur une nécessaire modestie du traducteur et on lui sait gré de cette phrase qui est l'axe de sa réflexion : « Le plus grand danger encouru par une œuvre littéraire est d'être traduite par un traducteur qui se prend pour un créateur. »

On a parlé aussi à Tarazona de la littérature persane, de la littérature allemande contemporaine et de la traduction en basque de cent œuvres importantes du patrimoine de la littérature universelle, entreprise colossale en raison du statut très particulier de l'euskara, dont la normalisation est relativement récente. Le gouvernement autonome d'Euskadi joue un rôle moteur dans cette entreprise qui semble réussir, mais en se heurtant à mille difficultés, dont la moindre n'est pas la dévalorisation systématique dont fait l'objet la culture basque dans certains journaux espagnols après chaque crime de l'ETA, organisation qui, il faut le souligner, n'a pas grand-chose à voir avec cette culture. Recevoir des traducteurs basques à Tarazona n'est pas seulement une preuve d'honnêteté intellectuelle, mais aussi un acte de courage.

André Gabastou